

ment naissait la figure de l'échéviste russe, mélange de pur esprit et de héros de la patrie, qui allait perdurer, et s'exacerber jusqu'à impliquer des enjeux politiques majeurs sous le soviétisme. La plume alerte de Johnson fait ainsi revivre une galerie de personnages (Lasker, Alekhine, Mikhaïl Botvinnik) tous plus illuminés les uns que les autres, et dont l'art consistait moins à mettre mat qu'à jouer des parties esthétiques. Les échecs, activité éternelle, détachée du temps, univers clos obéissant à des règles strictes mais soumises aussi aux forces du hasard, allait devenir tantôt un outil de propagande censé prouver la supériorité intellectuelle du peuple qui en fournirait les maîtres, tantôt un art pur à la limite de la subversion. Un ouvrage que l'on n'a guère envie de lâcher, si ce n'est pour s'emparer aussitôt de *La Défense Loujine* de Nabokov...

Nul besoin d'être un environnementaliste militant pour être bouleversé par la lecture de *Créatures de Tchernobyl*. Cet essai signé du touche-à-tout Hugh Raffles évoque la personnalité hors du commun de Cornelia Hesse-Honegger. Qui est au juste cette Zurichoise, née en 1944 : une scientifique, une artiste, une herméneute, une poétesse, ou le tout indissociablement mêlé ? Depuis l'accident de Tchernobyl, elle s'est attelée à une tâche aussi titanesque que subtile – au sens où l'entendait Ernst Jünger pour qualifier ses chasses. Elle collecte, aux alentours des centrales nucléaires, des insectes, et plus particulièrement encore des punaises, envers lesquelles elle éprouve une fascination. Non contente de les observer au microscope pour déceler les mutations causées par les radiations, elle les dessine avec une minutie époustouflante. Chacun de ces portraits en devient unique, par la beauté de la robe de la bestiole mais aussi par la spécificité des difformités qu'elle présente – gibbosité, atrophie ou absence de patte ou d'antenne, distorsion ou asymétrie... Très rapidement, le souci entomologique cède le pas à la réflexion globale sur la destinée de notre monde, car le constat est alarmant. Si encore les créatures affectées par les radiations se limitaient au périmètre de la centrale ukrainienne accidentée, le problème serait circonscrit. Mais Cornelia Hesse-Honegger se bat depuis des années pour imposer la terrible conclusion à laquelle elle est arrivée, soit que l'exposition à des radiations faibles est aussi nocive aux espèces que celle en zone d'exposition forte. Tous les spécimens capturés en Allemagne, aux États-Unis présentent des malformations. Cornelia Hesse-Honegger pâtit de l'indéfinition de sa position dans le champ académique : elle n'est ni laborantine experte ni artiste contemporaine, ses créations se rapprochant davantage d'un artisanat de pointe. Dès lors, elle est

seule, *vox clamans in deserto*. Mais elle persévère, et l'on ne sait plus si c'est l'idéal ou l'obsession qui la guide. Peu importe, elle consigne, elle travaille, sans relâche, et chacun de ses dessins constitue une preuve supplémentaire à la progression, à l'allure tectonique mais inéluctable, du chaos. Hugh Raffles relie cette démarche unique en son genre à l'histoire de l'art et du regard sur la nature. Son approche est fascinante, mais mériterait d'être complétée par celle des naturalistes qui ont précédé Cornelia Hesse-Honegger dans l'exploration rapprochée du monde des insectes. On évoquait plus avant l'ermite de Wilflingen ; on pense aussi bien sûr au Maeterlinck spectateur des insectes sociaux ou encore à Fabre (ses pages sur le bousier Sisyphé!). L'empathie de ces précurseurs envers leur sujet les éloignait du scientisme clinique, mais elle faisait d'eux plus que des artistes piqués de d'aptères : des témoins de cet infra-monde dont il nous reste encore tant à apprendre avant d'en voir l'existence compromise par notre *hubris*.

Depuis 125 ans déjà, les vêtements flottants de *L'Homme invisible* hantent l'imaginaire classique de la science-fiction. Redonner à lire cette œuvre fondatrice à travers une nouvelle traduction permet d'en saisir la dynamique inaltérable comme les dimensions cachées. Dynamique d'abord, marquée par de multiples scènes de combat entre l'invisible et les visibles qui tentent de s'en emparer. H.-G. Wells a avant tout écrit un roman d'action, où les gestes dépeints pallient une description physique du personnage forcément manquante – puisque Griffin ne se *ré-incarne* que dans les ultimes pages, révélant au lecteur comme aux autres personnages qu'il était albinos... Dimension cachée que celle de la morale, car le tour de force de donner vie à un personnage inconsistant jusqu'à la transparence débouche sur les questionnements inhérents à son don, ou son affection. *L'homme invisible* est une métaphore du nihiliste qui sommeille en quiconque, donc partout et nulle part. Très tôt, il met son invisibilité au service du mal et la spirale de sa misanthropie s'accélère. Sa différence n'apparaît à personne, c'est le pouvoir de la littérature qui nous la fait sauter aux yeux. Pensez : voilà le seul personnage de fiction qui est voué à évoluer nu (d'où sa propension à s'enchifrener) s'il veut exister pleinement. Habillé, il n'est que surveillance obsessionnelle de sa mise, histoire qu'aucune fente malencontreuse ne révèle sa terrible vérité, sa terrible *viduité*. Relu sous cet angle, l'aspect scientifique de la fiction se subordonne à une impression dominante de « réalisme magique ». Nous sommes en effet moins en présence d'une lubie de laborantin que d'un jeu subtil avec l'optique.